LA KUNSTHALLE
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN
MULHOUSE

Mulhouse

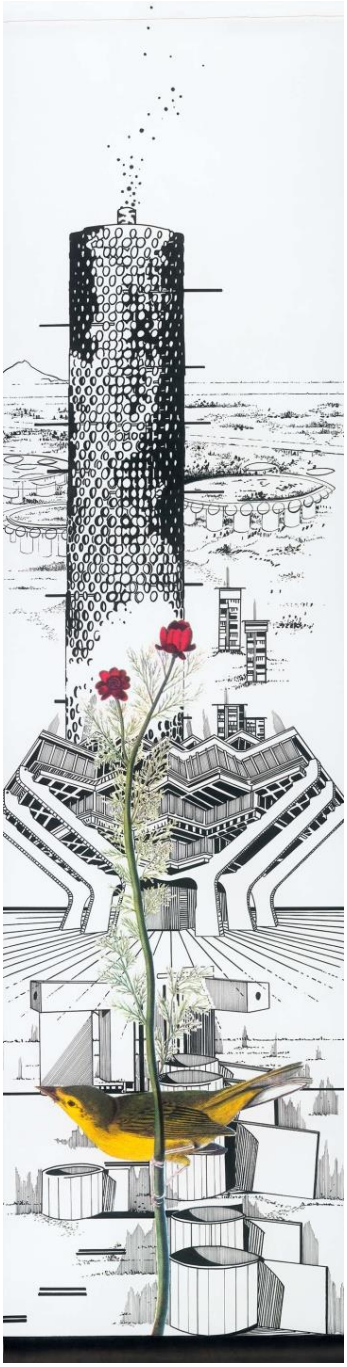
Dossier de presse

Petit Programme

(Des œuvres à découvrir en ligne et sur site)

Eddie Ladoire, Anna Byskov, Chourouk Hriech, Lena Eriksson,
Marianne Maric, Pusha Petrov, Elise Alloin, Katrin Ströbel,
Guillaume Barborini, Jan Kopp, Stine Marie Jacobsen, Youssef Tabti

1er juin – 23 août 2020



Le 28 avril dernier, le Premier Ministre français annonçait une réouverture des « petits musées » à la sortie du confinement. Cette toute première mesure en faveur d'un retour à la vie culturelle sur site laissait un grand nombre d'acteurs dans le flou et l'interrogation. Comme beaucoup d'autres, nous nous sommes réjouis mais avons aussi douté de notre capacité à revenir à la vie d'avant.

À cette invitation à ouvrir nos petits musées, La Kunsthalle Mulhouse a choisi de répondre par un Petit Programme, construit dans l'urgence et assumant la nécessité absolue de reprendre le travail avec les artistes et de montrer leurs œuvres.

Le Petit Programme réunit 12 artistes familiers du centre d'art. Ce sont des partenaires fidèles de la programmation de La Kunsthalle. Ce projet inédit et inhabituel leur consacre tour à tour une semaine de carte blanche pendant laquelle ils proposeront chacun un ensemble de trois œuvres.

Le Petit Programme sera visible en ligne, pendant une semaine, sur les réseaux sociaux et le site internet du centre d'art. En parallèle, l'espace de La Kunsthalle sera un lieu de consultation dans lequel les œuvres s'accumuleront au fur et à mesure de l'été. Le public pourra se rendre dans l'espace d'exposition pour des visites pas tout à fait ordinaires mais résolument sécurisées.

En reprenant dans ses codes et ses formats les contraintes dictées par la crise sanitaire et ses répercussions sociales, en s'inscrivant dans un temps suspendu et propice à la réflexion, l'équipe de La Kunsthalle espère participer à un vaste débat consacré au monde d'après.

Chourouk Hriech, "La voce della luna #3", 2020
Impression et gouache sur toile, 280 x 70 cm
Courtesy de l'artiste et de la galerie Anne-Sarah Bénichou

Programme

Du 1er au 7 juin – Eddie Ladoire, *Intimité zéro* (avril 2020)

Du 8 au 14 juin – Anna Byskov, *La dérive de l'imbécile* (mai 2020)

Du 15 au 21 juin – Chourouk Hriech, *Bird's Foutain* (2017) | *Effeuillages #2* (2018) | *Le réel étant…* (2020)

Du 22 au 28 juin – Lena Eriksson, *LODYPOP.COM* | *Tierfilm* (2002) | *Au-dessus de tous sommets* (2004)

Du 29 juin au 5 juillet – Marianne Marić, *Terre* (2009-2020) | *Pierre* (2017) | *Chair* (2016-2020)

Du 6 au 12 juillet – Pusha Petrov, *NEMAPARA* |*Citći* | *Pišćir* | *Néma para na palucenska muma* (2020)

Du 13 au 19 juillet – Elise Alloin, *Carte postale* | *Converger* (2020)

Du 20 au 26 juillet – Katrin Ströbel, *Becoming sculpture. Undoing sculpture. (Les confiné·e·s)* (2020)

Du 27 juillet au 2 août – Guillaume Barborini, *Dessin pour une texture souterraine* (2020 - en cours)

Du 3 au 9 août – Jan Kopp, *Rien d'extraordinaire, des idées trouvées sur la route* (2020)

Du 10 au 16 août – Stine Marie Jacobsen, *Direct Approach* (2012) | *Direct Approach, Ukraine* | *IMF* (2019)

Du 17 au 23 août – Youssef Tabti, *Istanbul Trilogie* 2015 2016 2017

Laura Vazquez, auteure associée à la saison culturelle 2019/2020 de La Kunsthalle, propose ***un étrange petit poème hydroalcoolisé,*** texte inédit, librement inspiré par le **Petit Programme** et éclairant sa propre expérience du confinement.

je lave les mains des inconnus oui
je rentre chez eux je lave leurs mains oui
ma mère le faisait avant moi
et sa mère avant elle et depuis toujours nous lavons les mains des uns et des autres et
parfois nous lavons leurs jambes
nous marchons dans les petits musées comme celui-ci
et nous prenons les mains des gens nous les rinçons
tendrement tendrement
à genoux comme des folles
les mains se tendent vers notre bouche c'est une chose automatique
et saine
nous produisons de la salive sous forme de gel hydroalcoolique
dans les mains des inconnus nous bavons
ils nous les tendent nous lavons nous ne sommes pas des robots mais nous sommes
des machines qui se ressemblent oui
j'aime la salissure qui s'abandonne j'aime les barrières j'aime le vide autour de moi
quand il n'y a pas un seul élément j'aime une personne qui n'est pas là
je lave seule oui
je crache à la distance je lave au loin
je ne m'approche pas
je ne me suis jamais approchée
je lave dans ma tête je lave depuis c'est ça

Laura Vazquez

Vendredi 19 juin 2020 de 18 à 20 heures, vernissage ***Pack Drive*** de **Mélanie Boissié**, designer culinaire, en partenariat avec l'association Épices.

Le projet bénéficie du soutien de la DRAC Grand est

Les artistes semaine après semaine

Eddie Ladoire, *Intimité zéro*, avril 2020 – du 1er au 7 juin

Photographies, bande son

Eddie Ladoire, *Intimité zéro* (part 2 12H)

Cette proposition, regroupe un ensemble de captations sonores et photographiques du paysage quotidien de l'artiste, réalisées pendant la période de confinement. En marge de la série *Intimité* (1 à 10), Eddie Ladoire envisage ce numéro « zéro » comme un acte de résistance poétique et un retour à l'essentiel…

« Ma démarche d'écriture sonore a pour point de départ les enregistrements des propriétés de lieux d'architecture, de villes ou de paysages, sur le terrain. De cette collecte minutieuse de sons et par des montages étudiés, naissent mes travaux de composition ou d'installation et, notamment, la série intitulée *Intimité*, de 1 à 10. A chaque fois, je dédie une *Intimité* à un lieu à l'architecture particulière, à un quartier, à une ville. Ces installations faites de micro-fictions, de bribes d'intimités, de discussions, de sons du quotidien aptes à créer des images mentales, mêlent le temps figé par l'enregistrement et le temps présent de l'auditeur. La frontière entre le réel et l'imaginaire devient fragile. D'où proviennent les sons ? S'agit-il de sons diffusés ? De sons naturels ? Ces œuvres en écho se déploient comme une large partition sonore aux fragments multiples pour écrire un seul et même récit, celui des lieux traversés.
Ma pratique habituelle est nomade, je voyage. J'enregistre partout pour saisir les sons cachés sous les bruits ambiants, les variations infimes, les ondes mineures. Je rencontre aussi. Je capte les mouvements humains et les intimités en recueillant des paroles, confidences chuchotées, chants, cris. Je dois glaner des matériaux et sortir de mon atelier pour mieux y revenir.
Avec le confinement, bien sûr, je ne peux plus présenter mes travaux normalement mais, surtout, je ne peux plus développer ma pratique librement. Double peine. Pas de déplacement, pas de rencontres, le point mort a priori. Et une grande envie d'aller enregistrer les villes en partie désertées à laquelle je dois renoncer alors que l'occasion est inédite.
Confiné face au même paysage, je me découvre pourtant chanceux d'avoir une fenêtre avec vue, ouverte sur la nature. J'observe avec plus d'attention ce paysage familier qui se modifie parfois de manière très subtile au fil des heures. Et j'écoute. Au bout de quelques jours déjà, je perçois de nouveaux sons, des chants d'oiseaux jamais entendus, des insectes qui investissent sans crainte les espaces abandonnés par l'homme. Plus de voiture, moins de trains, moins de sons liés à l'activité viticole, quelques voix depuis les jardins alentours. J'avais déjà beaucoup enregistré cet environnement que je ne reconnais plus à l'oreille.
Confronté à ma propre intimité, avec le besoin de retrouver l'extérieur et la nature, je reprends mes micros et mon appareil photo pour capter, matin, midi et soir, ce qui est désormais mon paysage quotidien et ses imperceptibles variations. Ce retour sur soi est aussi un retour à l'essentiel, l'Intimité zéro avant les autres Intimités.
L'installation *Intimité zéro* est comme un acte de résistance poétique : travailler malgré tout, créer malgré tout et fixer pour après cette nature retrouvée, la préserver au-delà du confinement, faire en sorte que l'homme y reprenne sa place mais plus modestement, avec humilité. C'est possible, je le vois et l'entends tous les jours.
Intimité zéro est mon témoignage. L'installation est composée de trois tirages photographiques et d'une bande-son »

Eddie Ladoire, avril 2020

Eddie Ladoire est né en 1975, il vit et travaille dans la région de Bordeaux.
Ayant suivi un double parcours en Arts appliqués et en musique électroacoustique au Conservatoire de Bordeaux, Eddie Ladoire est à la fois plasticien et compositeur. Cet artiste-activiste est aussi à l'aise dans ses projets d'expositions où le rapport à l'intime est omniprésent, que dans ses productions sonores où il nous invite à repenser nos rapports au son, à l'écoute, à l'espace et à la ville.
Auteur de pièces radiophoniques et de cartes postales sonores, il a exposé dans de nombreux centres d'art ou manifestations d'art contemporain en France et à l'étranger. Il réalise des créations sonores pour des scénographies d'exposition, compose des bandes-son pour le cinéma, des vidéos ou des documentaires et développe aussi des projets numériques dont *Listeners* application pour des parcours sonores géolocalisés et *Audio Room*, outil pédagogique.
Depuis 2014, il déploie l'ensemble de ses projets au sein d'Unendliche Studio, son agence de production.
Son travail a été présenté à La Kunsthalle dans le cadre de l'exposition *OOOL Sound Fictions*, en 2016.

Anna Byskov - La dérive de l'imbécile, 2020 – du 8 au 14 juin

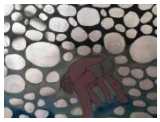
Vidéo en trois parties, 39'40 au total

Anna Byskov, *La dérive de l'imbécile*, 2020
Capture d'écran

La situation récente a propulsé Anna Byskov en arrière… A resurgit un sentiment d'impossibilité de faire, de difficulté à s'exprimer. Aux séquences enregistrées il y a 15 ans, elle rajoute de nouvelles actions et réalise un film en 3 parties. La dérive de l'Imbécile est une tentative d'organiser des bribes d'expressions librement tournées. S'y retrouvent l'idée de l'autre, du collectif, du dialogue (parfois de sourd), du désordre, du doute et du dérisoire.

Partie 1 – *Il y a 15 ans / 15 years ago* (Dialogues, Les têtes/Faces, Les gestes/Gestures)
Vidéo bilingue français-anglais, 19'40. Extraits de vidéos réalisées il y a 15 ans remontés, réagencés, recoupés et réactualisés en mai 2020

Partie 2 – *Aujourd'hui à la maison / Today at home*
Vidéo bilingue français-anglais, 10', réalisée pendant la période de confinement, 2020



Partie 3 – *SORTIR / OUTSIDE*
Vidéo bilingue français-anglais, 10', réalisée pendant la période de confinement, 2020

« La situation actuelle m'a propulsée en arrière.
À la maison, face à mon travail, j'ai eu une difficulté à sortir une production satisfaisante. La forme était rarement juste ou aboutie. Impossible d'exprimer ce que je voulais. Cette situation m'a propulsé en arrière lorsque j'étais étudiante et que j'étais face au même problème. Comment donner un statut, une justesse à quelque chose que nous voulons exprimer et qu'on n'y arrive pas ?
J'ai repris et sélectionné des rushs et séquences d'il y a 15 ans que j'avais faites précisément à la maison, en 8 clos, face à moi-même. Cette volonté acharnée de trouver une forme avait engendré beaucoup de tentatives sans réel succès. Aujourd'hui, je les ai remontées entre elles pour redonner vie et un statut à ces séquences perdues.
Avec la situation actuelle, je retrouve cette incertitude d'il y a 15 ans. A nouveau, dernièrement, j'ai fait des tentatives de formes, sans grande conviction, j'ai filmé et remonté des bouts de séquences faites à la maison pour tenter de produire quelque chose.
Cette obstination finalement est une recherche de l'extérieur, de l'air frais, une escapade- et enfin NOUS la retrouvons ! »

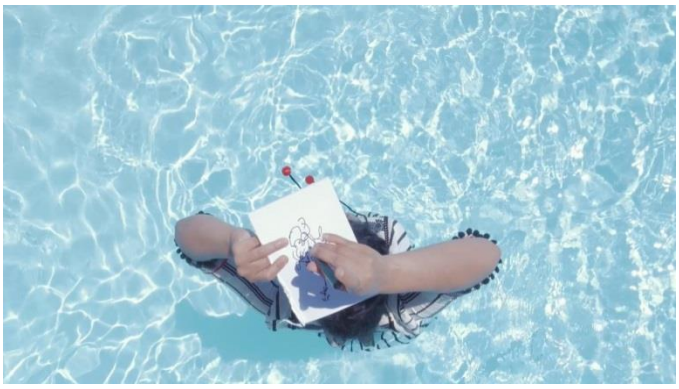
Anna Byskov, mai 2020

Anna Byskov est née en 1984, diplômée de la Villa Arson (Nice), elle vit et travaille à Mulhouse.
Mettant son corps (et parfois son esprit) en jeu dans des actions décalées dans lesquelles le non-sens l'emporte sur la raison (comme plonger jusqu'à n'en plus pouvoir dans une piscine après avoir enfilé un maillot de bain trop grand, ou comme se taper la tête contre les arbres jusqu'à perdre le nord…), Anna Byskov ne rechigne pas à la tâche. Engagée physiquement dans son œuvre, pour la cause de l'autodérision, du burlesque et pour l'envie de tenter l'impossible, ses vidéos comme ses actions montrent une artiste déterminée dans son projet.
Anna Byskov se met également en scène en incarnant des personnages extravagants et stéréotypés. Ceux-ci empêtrés dans des conversations saugrenues déploient des dialogues paradoxalement absurdes et plausibles qui tendent souvent à relativiser la notion de folie ou d'idiotie.
Son travail de sculpture s'appuie lui aussi sur cette nécessité de contrer la valeur et la pérennité des choses et c'est donc avec le déséquilibre et le carton qu'elle construit. Comme pour être sûr que rien ne résistera au temps. Qu'une fois montrées, ses formes fragiles tomberont comme elle-même tombe quand elle tente de gravir ses escaliers de papier (L'escalier).
Son travail a été présenté à La Kunsthalle dans le cadre de l'événement Locus Métropole 5, en 2014. Depuis, elle collabore régulièrement avec le centre d'art en tant qu'artiste intervenante.

Chourouk Hriech, *Bird's Foutain,* 2017 | *Effeuillages #2,* 2018 | *Le réel étant…*, 2020 – du 15 au 21 juin

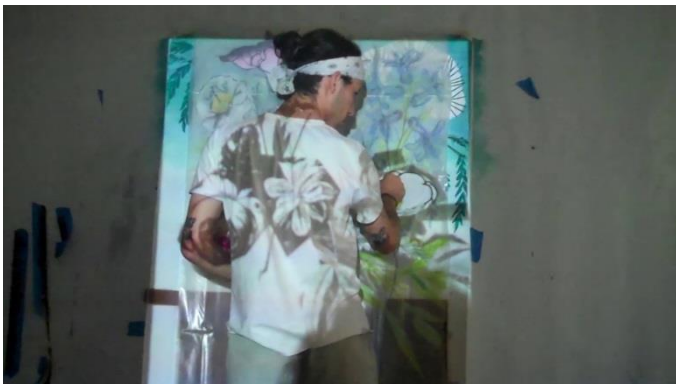
Chourouk Hriech, *Bird's Fountain*, 2017
Vidéo HD, couleur, son, 4'16 – Courtesy de l'artiste et de la Galerie Anne-Sarah Bénichou

Une femme porte une cruche d'eau qui se remplit… on ne sait pas d'où vient l'eau qui déborde peu à peu sur la toge blanche immaculée de la jeune femme. Cette dernière tourne sur elle-même et nous fixe, le regard de plus en plus intense, l'eau de plus en plus noire.
Cette vidéo fait références à « tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse » (proverbe populaire), « La pluie » de Marcel Broodthaers (1969), le corps des femmes en lien avec les différents vases que chacune porte dans « Rebecca et Eliezer » de Nicolas Poussin 1643, enfin un lien avec le tour du potier suggéré ici par le modèle qui tourne sur lui-même, et dont l'eau et l'encre façonnent ses expressions au fur et mesure qu'elles se déversent sur lui.



Chourouk Hriech, *Effeuillages – Robe 2*, 2018
Vidéo HD, couleur, son, 14'15 – Courtesy de l'artiste et de la Galerie Anne-Sarah Bénichou

« Nous retrouvons l'eau dans l'œuvre vidéo intitulée Effeuillage (2018) où l'artiste, debout dans une piscine, dessine des fleurs sur un carnet posé au-dessus de sa tête. Elle dessine à l'aveugle un motif commun, presque enfantin. Lorsque le dessin est terminé, elle arrache la page et la jette à l'eau. Dans une énergie absurde et poétique qui rappelle l'œuvre de Marcel Broodthaers (La Pluie, 1969), elle essaye, rate et recommence, sans jamais renoncer. Le dessin participe ici à la fois d'une impuissance et d'une résistance. » Julie Crenn



Chourouk Hriech, *Le réel étant…*, 2020
Vidéo HD, couleur, son, 8'38 – Courtesy de l'artiste et de la Galerie Anne-Sarah Bénichou

Chourouk Hriech est rejointe par Hélène Kheletter, France/Paris, BryceAndCamille France/un duo Niçois, Timothée Monier France/Marseille, Béatrice Leitonaite France/Lituanie, Elias Kurdi France/Syrie, VincentPajot. Le temps d'un projet, ils se partagent un espace et proposent à la suite des uns et des autres un « haïku peint ou dessiné ».

Chourouk Hriech est née en 1977, diplômée de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Lyon, elle vit et travaille à Marseille.
L'artiste pratique le dessin, comme une promenade dans l'espace et le temps. Ses œuvres, sur le papier, sur les murs, sur les objets qui nous entourent, appellent à la contemplation d'architectures anciennes et récentes, réelles et imaginaires, de personnages, d'animaux et de végétaux. Ses dessins articulent et entrechoquent des motifs urbains, du quotidien, en suivant sereinement la course folle du monde, comme un désir de résistance et d'utopie. Chourouk Hriech pratique avec la même énergie la vidéo ou la photographie, ainsi que la performance, souvent entourée d'oiseaux, de musiciens et de danseurs.
Son œuvre est présente dans de nombreuses collections publiques et privées.

Son travail a été présenté à La Kunsthalle dans le cadre de l'exposition … et s'en aller, en 2012.

Les autres artistes contributeur à « Le réel étant… » :

Elias Kurdi est né en 1990 à Damas (Syrie).
Je commence mes études d'architecture à l'Université arabe internationale de Damas en 2008, je suis venu à Marseille en 2012 après les événements qui ont suivi la révolution dans mon pays et intégré l'école d'architecture de Marseille -ENSAM jusque dans 2015, je suis entré à l'école d'art ESADMM pour obtenir un DNA 2017 et un DNSEP 2019. Aujourd'hui, je fais de la sculpture en carton, en papier, en terre, en granules de plastique, en jello. Je teste les limites de ces matières fragiles et leur résistance, mais surtout, je m'intéresse aux limites de mon corps et comment nos corps façonnent notre perception de l'échelle et des matériaux, de l'architecture qui nous entoure. Bien que mes gestes de dessinateur, de sculpteur ou d'interprète me semblent souvent futiles face aux crises politiques et aux bouleversements, j'ai un besoin compulsif de créer des formes, de dessiner des figures. La compulsion me sert à combattre le doute le temps d'un geste, d'une forme ou d'une performance. Mes personnages ont tendance à avoir du mal à rester debout, avec le risque de disparaître aussi facilement qu'ils ont émergé. www

Vincent Pajot est né en 1991 à Massy (91), il vit et travaille à Marseille.
Après des études d'architectures à l'ENSA Paris-Malaquais, il poursuit son cursus aux Beaux-arts de Marseille, et obtient son DNA en 2014. Il réalise pendant trois ans des reportages et clips musicaux pour un label de musique, puis retourne aux Beaux-arts dans le but d'élargir sa pratique, et obtient son DNSEP en 2019. Les notions d'échelles d'espace et de temps guident souvent ses créations, produisant des objets pouvant faire penser aux décors de film ou à la maquette. Il cultive par ailleurs une mythologie de la science, en opérant des détournements, des inventions, des assemblages d'objets techniques. www

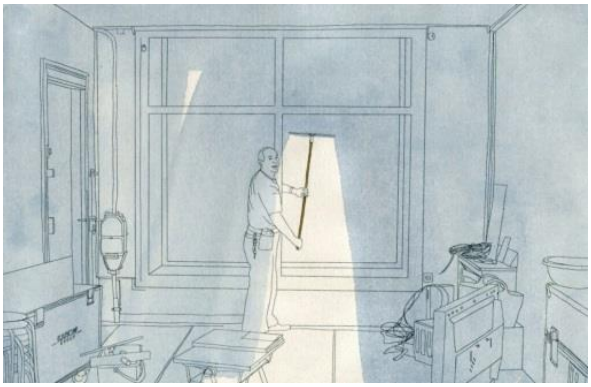
Thimotée Monier est né en 1990 à Marseille où il vit et travaille.
Après avoir travaillé dans le bâtiment jusqu'à mes 25 ans, j'ai décidé d'intégrer l'Esadmm. En 2020 j'ai obtenu mon DNSEP. Mon travail s'articule entre peinture, dessin, collage et sculpture. Les médiums et les matériaux se reflètent sans pour autant révéler les mêmes choses. Je suis toujours en recherche de différentes dimensions envisageables créées par tous ces outils, ainsi, la construction, l'équilibre et la rencontre matérielle est l'essence de mon travail.

Beatrice Leitonaite est née en 1995 à Kaunas (Lituanie), elle vit et travaille à Marseille.
J'ai terminé les Beaux-arts de Kaunas en 2014 et la même année je suis arrivée en France pour continuer mes études d'art dans l'Ecole Supérieure d'Art et de Design Marseille-Méditerranée. Diplômée du DNA en 2017 et du DNSEP en 2019, mes réalisations sont comme une sorte de journal personnel, habité et nourri par mes pensées, mes réactions, mes souvenirs, mes batailles, mes attentes. C'est une pratique quotidienne qui vient d'une observation de la société, le monde qui m'entoure et de ma place dedans. Proche des dessins d'enfants, non sans faire penser aux dessins d'animation, ou aux griffonnages, l'ensemble de mes dessins dissimulent en réalité des expériences ou des craintes intimes comme des détails qui "grattent", une espèce de fausse légèreté. Ces images sont faites pour que le spectateur se les approprie et les relie avec son propre vécu.

Hélène Kelhetter est née en 1994 à Clamar (92), elle vit et travaille à Paris.
Elle est diplômée de l'Esad de Reims depuis juin 2018.
Le dessin, la vidéo et la céramique lui permettent de défendre des valeurs « décoloniales » dans l'art depuis la rédaction de son mémoire « Plonger au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ».

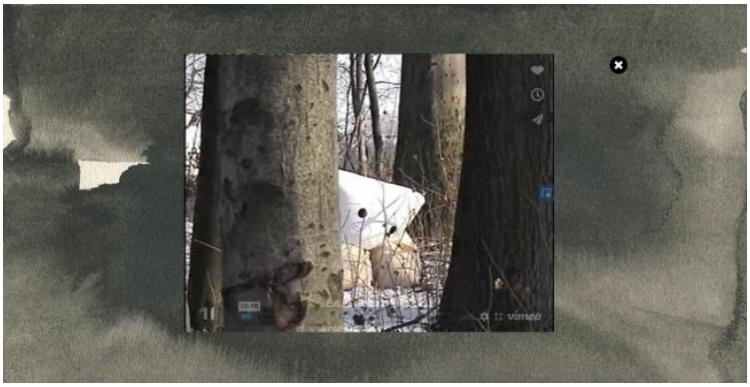
Bryce Delplanque et Camille Chastang sont né.e.s respectivement en 1993 et 1994, ils vivent et travaillent à Nice. En 2015, ils se rencontrent à la Villa Arson autour du projet éditorial Pierre-Joseph, (mené par la graphique designer Susanna Shannon) dont ils deviennent les directeurs artistiques. La pratique du graphique design sera le point de départ de leur duo d'artistes tout comme leur goût pour la peinture, les reproductions d'images, le dessin, les fleurs, le papier peint, la sérigraphie et les *big dots. Un duo* animé par l'envie de renverser la hiérarchie des genres picturaux, en redonnant au statut décoratif une valeur artistique.

Lena Eriksson, *LODYPOP.COM* | *Tierfilm* (2002) | *Au-dessus de tous sommets*, (2004) – du 22 au 28 juin



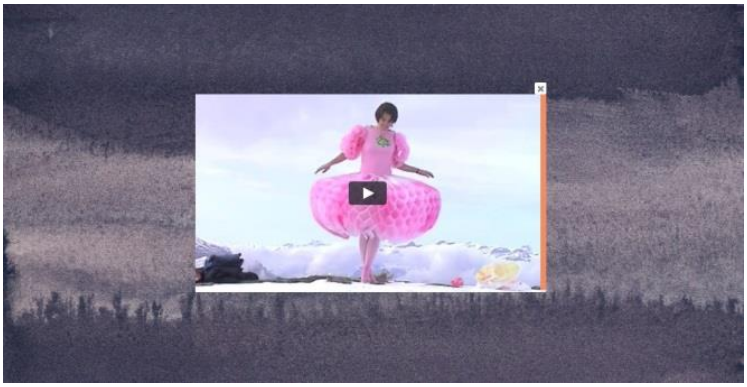
Lena Eriksson, *LODYPOP.COM*
Diaporama de dessins.

(Performance sans pression et projet sans panique)
À l'envers, en allemand, le mot vie (Leben) devient brouillard (Nebel). Lena Eriksson se positionne entre ces deux états et par le dessin propose une narration personnelle du monde dans lequel elle vit et tel qu'elle aimerait qu'il soit. Les dessins l'accompagnent partout et toujours, ils racontent sa vie et sa quête de sens, de convivialité, d'altruisme, d'émerveillement.



Lena Eriksson, *Tierfilm (Film animalier)*, 2002
Vidéo, couleur, son, 19'15. Caméra : Andrea Saemann

Le film est tourné dans une forêt près de Bâle, on aperçoit l'agglomération en arrière-plan. Le personnage est fait d'édredons, d'oreillers de duvets cousus entre eux. Animal, seul, un peu monstrueux, il occupe ce territoire, erre, s'attarde paresseusement au milieu des arbres sous l'objectif d'une caméra. Il semble confiant, insouciant et presque seul au monde. Il vit. La condition animale renvoi à l'évidence et la simplicité tandis que l'homme s'en fait l'observateur.



Lena Eriksson, *Au-dessus de tous sommets*, 2004
Vidéo, couleur, son. Caméra : Jan Eriksson, musique : Philippe Schwarz

À la recherche de l'image du bonheur, Lena Eriksson tombe sur une photo de Björk à Cannes. L'actrice, au sommet de sa gloire, toute vêtue de rose, obtient la Palme d'or. Et si la robe rose était la clé du bonheur ? A son tour, Lena Eriksson tente sa chance et se construit sa propre robe en papier rose…

Lena Eriksson est née en 1971 à Viège (Ch), elle vit et travaille à Bâle. En fine observatrice du monde qui l'entoure, au contact de ses rencontres et au fil de ses voyages, elle développe des projets de recherche au service de nouvelles formes de médiation de l'art. Son travail s'exprime principalement dans le dessin, la vidéo et la performance. Entre 2004 et 20009, elle a dirigé le Kunstraum Lodypop à Bâle et depuis 2014 elle enseigne en Master Art à l'école de Design et d'Art de Lucerne.
Lena-eriksson.ch

Son travail a été présenté à La Kunsthalle dans le cadre de l'exposition Zeichnen zeichnen, toujours toujours, en 2013, elle collabore régulièrement avec le centre d'art dans le cadre de Workshops.

Marianne Marić, *Terre* (2009-2020) | *Pierre* (2017) | *Chair* (2016-2020) – du 29 juin au 5 juillet

Marianne Marić, *Terre*, 2009-2020
Vidéo, couleur, son, 52”

Le visage est ici un paysage qui s’anime au gré d’une physionomie et d’un souffle extérieur. A la manière d’une terre balayée, il livre des instants fugaces et insaisissables en proie au vent qui chahute. Le noir des pupilles, au plus profond du regard, semble refléter une éclipse du soleil. Le monde sous les traits et la douceur du visage apparaît d’une grande beauté menacée par un tir, un seul, capable de tout anéantir.

Marianne Marić, *Pierre*, 2017
Photographie, couleur

D’un alliage fragile le sculpteur a tiré sa statue, un homme qui sue et qui symbolise le travailleur. Nu, il n’a pour habits que le dessin qui s’est inscrit sur la surface du matériau : un réseau de lignes semblables à des veines. Le temps et l’usure l’ont vêtu de la vie. Dans ses images, Marianne Marić sublime l’homme et offre une peau à la sculpture. Elle en fait un paysage infini à explorer.

Marianne Marić, *Chair*, 2016-2020
Vidéo, couleur, son, 52”

De la farine et de l’eau naît la pâte. De la pâte et de la peau Marianne Marić joue la ressemblance. Les mains et les pieds s’emparent avec sensualité de la préparation, la malaxent et lui donnent vie comme un sculpteur extrait de la terre une forme façonnée. Il y a lutte, violence et résistance jusqu’au coup final qui scelle la fin d’un combat. La pâte s’apprête à devenir pain.

Marianne Marić est née en 1982, diplômée de l’Ecole Nationale Supérieure d’Art et Design de Nancy, elle vit et travaille à Paris et Mulhouse.
À l’âge de dix ans, Marianne Maric s’enfuit en pleine nuit par la fenêtre de sa chambre après avoir vu « L’Enfant sauvage » de François Truffaut à la télévision. Le lendemain, elle est découverte par un garde forestier qui la raccompagne chez ses parents. Après cet épisode marquant, Marianne se jure de tout faire pour devenir artiste, afin de réaliser ses fantasmes sans que personne ne puisse la ramener à la raison. Ainsi, depuis 2007, elle développe un travail transdisciplinaire, dans lequel elle déconstruit les frontières entre les médiums en utilisant le corps comme une arme sculpturale. Dans ses créations, l’art, la mode, le design, la photographie, la musique et la vidéo fusionnent à travers l’utilisation des corps de femmes comme « une extraordinaire et fascinante architecture ». Elle déconstruit des stéréotypes pour mieux les réemployer, s’amuse à jouer avec les symboles pour mieux les détourner. En 2018, elle a eu une exposition personnelle en Suède (par Christian Caujolle), puis elle a représenté la France à la Biennale d'Athènes (Poka-Yio) et enfin elle fut invitée d'honneur en novembre 2019 au plus grand festival de Photographie d'Amérique Latine : le FIFV au Chili.

Son travail a été présenté à La Kunsthalle dans le cadre de l’exposition N’oublions pas que le vertige se prend sur les hauteurs, en 2010.

Pusha Petrov, NEMAPARA (*Citći, Pišćir, Néma para na palucenska muma)*, 2020 – du 6 au 12 juillet

Pour le *Petit programme*, Pusha Petrov propose une vidéo en trois parties d'initiation autour du Pišćir (le chapeau), du Ćitći (l'agrafe) et des Manišćen plitći (les tresses de perles). Les trois accessoires génèrent des gestes particuliers : défaire, reconstruire et tresser des perles sur des fils. Exercices familiaux, ces trois temps de préparation filmés sont aussi la transmission d'un savoir-faire
Camera : Rafael Vasilcin. Remerciements : Petrov Petronela, Rafael Vasilcin, Emil Madosa.

Pusha Petrov, *Ćitći*, 2020
Vidéo, couleur, 16'55

« Pour le geste défaire je me suis arrêtée sur le plus petit accessoire de costume, le Ćitći qui accompagne le Pišćir est qui se porte à l'extrémité de l'arcade sourcilière. Il a le rôle d'une broche et représente le dernier accessoire ajouté à une jeune femme mariée. »

Pusha Petrov, *Pišćir*, 2020
Vidéo, couleur, 7'07

« Pour la reconstruction, ce sont les mains de ma mère qui présentent la fabrication d'un Pišćir. Ses gestes filmés sont la passation d'une tradition. »

Pusha Petrov, *Néma para na palucenska muma / Aucune n'égale une mariée bulgare*, 2020
Vidéo, couleur, 2'19

« La vidéo revisite le principe de création des tresses perlées qui prolongent les cheveux des jeunes filles. Le titre, fait référence à une des chansons populaires les plus connues dans la communauté. Elle raconte la beauté féminine universelle. J'apprends ici le geste banal d'enfiler des perles sur un fil noir en vue de la réalisation de la pièce. »

Le village de Dudestii-Vechi est le foyer d'une petite communauté connue sous le nom de Palcene ou Bulgares du Banat en Roumanie. L'identité de ce groupe, forgée dans la tradition et la religion, est imprégnée d'un grand sens communautaire, qui a marqué leur costume traditionnel féminin. Ces costumes, riches de détails et longuement préparés, sont conçus selon une tradition qui témoigne de la fierté. En résulte une image riche d'identité et prête pour la fête.
Composé d'éléments minutieusement brodés et tissés à la main, avec des insertions de fil d'or, le costume féminin traditionnel est fabriqué intégralement par les femmes de la famille. Il représente une dote ou un héritage transmis de génération en génération. Son histoire est de presque un siècle et demi, il est créé habituellement pendant l'hiver, dans des conditions de faible lumière naturelle, il suscite un véritable effort générationnel.
Habillées par leurs proches, selon un protocole très précis, les femmes revêtent ce costume particulièrement important lors de différentes célébrations, notamment quand il est porté par la marraine dans une fête de mariage.
Dans le costume, le Pišćir est un accessoire particulier rajouté sur la tête. Fait de métal et de carton, la pièce a un statut sculptural qui fige la personne qui le porte et lui apporte une certaine dignité. Le costume devient une armure, d'apparence colorée et brillante, mais assez lourde à porter pour le corps et la tête.

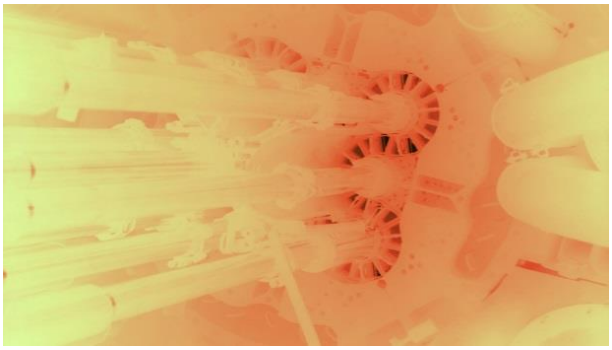
Pusha Petrov est née en 1984, elle vit et travaille à Timisoara en Roumanie.
Elle fait partie de la toute nouvelle génération d'artistes contemporains roumains. À travers ses photographies et ses installations, l'artiste cherche à guider le spectateur vers une identité cachée des objets personnels. Elle observe l'intimité des gens en se concentrant sur les détails de la vie quotidienne et les attitudes spécifiques qui préservent la singularité de chacun. En photographiant des objets ou des espaces habités, elle montre symboliquement le contexte ordinaire des gens, offrant une lecture sociologique et esthétique des modes de vie.

Son travail a été présenté à La Kunsthalle dans le cadre de l'exposition La Brique, The Brick, Cărămida, en 2019.

Elise Alloin, *Carte postale* | *Converger*, 2020 – du 13 au 19 juillet

Elise Alloin, *carte postale*, 2020
Carte postale numérique

Elise Alloin initie avec le Petit Programme un projet participatif sur le territoire dans le cadre d'une résidence de recherche artistique à La Kunsthalle/CRESAT autour de la fermeture de la centrale nucléaire de Fessenheim.
Le projet se poursuit jusqu'en 2022 et votre contribution viendra nourrir la recherche artistique de l'artiste, dessiner les reliefs d'une carte de géographie émotionnelle collective et éclairer ce territoire de transitions.
Les deux réacteurs nucléaires de la centrale électrique de Fessenheim sont aujourd'hui définitivement arrêtés.
Installé depuis un demi-siècle au bord du Rhin, cet équipement industriel a modelé et transformé votre expérience et votre relation au territoire.
Vous êtes invité à exprimer un souvenir, une émotion, une anecdote, une question, un vœu qui décrive votre lien personnel à cette histoire-là. En mots, en dessin, dans la langue de votre choix.
Il vous suffit de télécharger la carte postale sur votre appareil, remplir le champ de correspondance et la renvoyer automatiquement à l'artiste par la touche envoi prévu à cet effet.
Vous pouvez également la renvoyer ou contacter directement l'artiste à l'adresse suivante : rech.artistique.fessenheim@gmail.com



Elise Alloin, *Diverger*, 2020
Bande sonore, 31'3

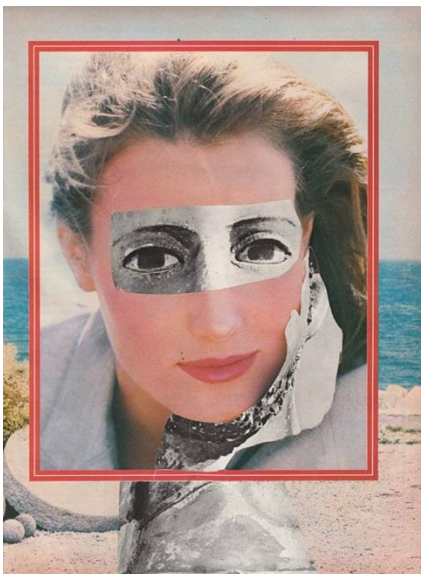
Un réacteur nucléaire est un creuset élémentaire du monde.
À partir de l'uranium et de la fission de son noyau qui produit beaucoup d'énergie, une quantité extraordinaire d'éléments chimiques sont créés.
Agités, excités, instables, ils tendent alors – avec leur temporalité propre – vers des états plus calmes, en changeant de nature et en exprimant leur radioactivité.
Lorsqu'on arrête le réacteur, ces noyaux restent en quête de stabilité.

Elise Alloin est née en 1971, diplômée de la Haute école des arts du Rhin, elle vit et travaille à Strasbourg.
Elle développe son œuvre plastique dans une dynamique de recherche par l'art, notamment en explorant les liens que nous entretenons avec la radioactivité.
Comment cet « invisible » modèle-t-il notre conscience des lieux, notre relation au temps, à la mémoire sociale et à la transformation du vivant ?
Sa pratique, polymorphe et transdisciplinaire, se construit en collaboration avec des équipes de recherche : en physique nucléaire (CNRS-Institut pluridisciplinaire Hubert Curien, Strasbourg), en sciences humaines (Anthropologie Contemporaine, Université de Stockholm, Suède) et en sciences du vivant (Institut Océanographique et Laboratoire de Biotechnologie Marine, Université de Gdansk, Pologne).
Récemment accueillie en qualité de chercheur associée au CRESAT (Université de Haute Alsace), elle participe au programme de recherche Post-atomic Lab porté par le Centre sur la transition énergétique des territoires du Nucléaire. Elle y explore les questions qui traversent son travail sur la construction de nos paysages physiques et psychiques, nos circulations et nos modes d'habiter, en lien avec le démantèlement annoncé de la centrale nucléaire de Fessenheim.

Son travail a été présenté à La Kunsthalle dans le cadre des expositions Remise en jeu en 2011 et Se suspendre aux lendemains, en 2019. Elise Alloin est actuellement artiste chercheure associée au centre d'art.

Katrin Ströbel, *Becoming sculpture. Undoing sculpture. (Les confiné·e·s)*, 2020 – du 20 au 26 juillet

Série de collages



Katrin Ströbel, *Becoming sculpture. Undoing sculpture. (Les confiné·e·s)*, 2020
Collages

Devenir sculpture. Défaire la sculpture.

« Pendant les deux mois de la période de confinement en France, nous étions censés devenir des sculptures. Nos corps n'ont plus bougé, nos mains ne se sont plus touchées, nos peaux ne se sont plus rencontrées. Les épines se sont raidies, les cœurs se sont alourdis. La plupart d'entre nous étaient peu doués pour être des sculptures. Les oiseaux se sont moqués. Les rats ont ri aussi. Du moins ici à Marseille.
Pourtant, à y regarder de plus près, on découvrait de minuscules fissures sur les peaux croûtées, des lignes de magma d'amour, de rage, de solitude, de colère, d'empathie, de souffrance, de frustration, de solidarité, de peur, de résistance. La nuit, on voyait les petites rivières de lave couler par les fenêtres sombres de nos voisins. L'effusion d'une femme qui pleure dans la rue. On les sentait flotter à travers les corps postés devant les supermarchés. Presque invisibles. Un doigt de la main droite tremblant. Une paupière tremblante. Un esprit agité.
Les confiné·e·s (devenir sculpture. défaire sculpture.) sont une quarantaine de collages réalisés à partir de restes et de déchets de papier pendant 8 semaines, de mars à mai 2020. »

Katrin Ströbel est née en 1975, elle vit et travaille à Marseille (FR), Stuttgart (DE) et Rabat (MA).
Ses dessins, œuvres in situ et installations sont basés sur un questionnement critique des conditions sociales et géopolitiques qui définissent notre quotidien. Le travail de Ströbel porte sur les codes culturels et les langages (visuels), mais aussi sur des sujets tels que le colonialisme, la migration et le déplacement forcé et montre à quel point les politiques du genre et de l'espace sont liées. Avec une perspective critique et ironique, l'artiste déconstruit les relations de genre et les stéréotypes féminins dans ses dessins et collages. Depuis 2004, l'artiste a travaillé régulièrement au Maroc, au Nigeria, au Sénégal, en Afrique du Sud, au Pérou, en Australie et aux États-Unis. Katrin Ströbel a fait des études d'arts plastiques et de littérature. Elle est docteure en histoire de l'art. Elle est mère. Depuis 2013, elle est professeure à la Villa Arson, École nationale supérieure d'art de Nice, France.

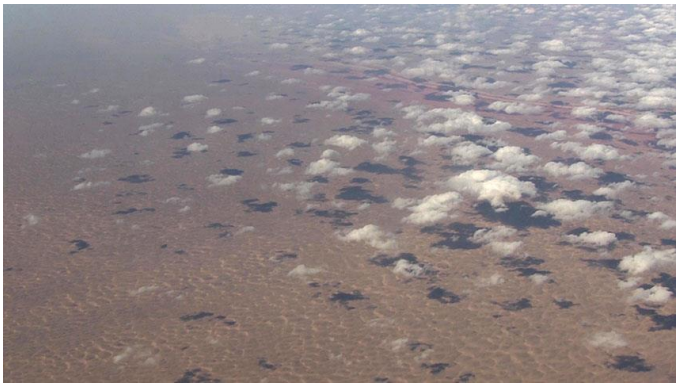
Son travail a été présenté à La Kunsthalle dans le cadre de l'exposition Mon Nord est Ton Sud, en 2018.

Guillaume Barborini, *Dessin pour une texture souterraine*, 2020 - en cours – du 27 juillet au 2 août

Vidéo, couleur, son

Guillaume Barborini, *Dessin pour une texture souterraine*, 2020 - en cours
Extrait 1 : *De la tour Chunghon à Temi_Shelter*
Vidéo, couleur, son, 11'
L'extrait constitue le point de départ du projet. Celui-ci commence sur le toit d'une résidence coréenne, pour ne pas le quitter ou mieux y revenir, différemment.

Guillaume Barborini, *Dessin pour une texture souterraine*, 2020 - en cours
Extrait 2 : *De Ice Watch aux bomb ponds d'Apaj*
Vidéo, couleur, son, 11'
L'extrait constitue un fragment qui se déplie et gravite autour de glissements, de devenirs et de dommages collatéraux.



Guillaume Barborini, *Dessin pour une texture souterraine*, 2020 - en cours
Extrait 3 : *De The World aux Aborigènes*
Vidéo, couleur, son, 11'
L'extrait en constitue un fragment qui s'emporte et s'attache à divers mouvements de disparition.

Dessin pour une texture souterraine a débuté à l'automne 2019 avec la rencontre d'un monument aux morts en Corée. Ce monument, par son histoire, en appelait avec insistance un autre, à Alger, qui à son tour pointait vers d'autres constructions encore, ailleurs. D'appels en échos, je déroule depuis lors ce fil fait d'affinités subjectives et précaires. A travers l'évocation de constructions diverses, affleurent et s'envisagent progressivement des formes d'échappées, d'autres manières d'être et d'habiter. Une architecture nouvelle s'esquisse alors, appuyée sur toutes les autres, plus fragile, qui accepterait de s'ériger sans laisser de traces.
Dessin pour une texture souterraine est une digression qui recherche encore son nord. Elle s'active et se maintient par la voix, avec urgence ou lenteur, elle ne se partage que par bribes, sous des formes variées.

Guillaume Barborini est né en 1986 à Chambéry, diplômé de l'École Supérieure d'Art de Lorraine, il réside principalement à Metz où il poursuit ses recherches artistiques.
Sa pratique déplie des gestes fragiles, à l'échelle du corps, qui se veulent attentifs aux choses, aux matières et aux terrains de vie. Elle entend prendre soin de ce qui résiste à l'aménagement corrosif du monde et consiste en la considération et l'expérience de ce dernier plutôt qu'en sa consommation. Guillaume Barborini intervient et expose régulièrement en France, notamment au Frac Lorraine (Metz), au Magasin des Horizons (Grenoble), au Granit (Belfort), à L'attrape-couleurs (Lyon), à Ergastule (Nancy) ainsi qu'au Luxembourg : les Rotondes (Luxembourg ville), Nei Liicht (Dudelange). Il développe également depuis peu une partie de son travail en Asie, à Daejeon (Corée du Sud) et à Tokyo (Japon).

Son travail a été accueilli à La Kunsthalle dans le cadre d'une résidence aiR Nord Est, en 2013.

Jan Kopp, *Rien d'extraordinaire, des idées trouvées sur la route*, 2020 – du 3 au 9 août

2 vidéos, couleur, son et un dessin et son texte

Jan Kopp, *Rien d'extraordinaire 1*, 2020
Vidéo, couleur, son, 8'23

Jan Kopp, *Rien d'extraordinaire 2 (Mücken über meinen Kopf)*, 2020
Vidéo, couleur, son, 41''

« J'ai fait cette marche de deux jours en espérant provoquer une situation dans laquelle quelque chose se révèlerait : un événement, une expérience, une rencontre, un objet, une forme.
Marcher : le flux des pensées, l'isolement dans des paysages anonymes et passagers, l'observation, des états d'exaltation. Soumise à la réalité des routes et des sentiers, la marche est physiquement et spatialement conditionnée. Elle est une succession de possibilités et d'obstacles. Marcher c'est négocier continuellement avec ce paradoxe, qui m'absorbe entièrement.
Cette marche est le prolongement d'une proposition que j'ai faite à un groupe d'étudiants des universités de Lyon pendant le confinement, avec lequel j'avais entrepris des balades urbaines entre octobre 2019 et février 2020. Je leur ai demandé de filmer trente pas de leurs déplacements quotidiens sur le kilomètre autorisé. Il s'agissait de filmer en marchant, d'abord les pieds, puis de monter la caméra (en l'occurrence de téléphones portables) et revenir sur le même cadrage des pieds en plan séquence. La vidéo de ce travail de groupe à distance présente un assemblage de lieux et de paysages plein de contrastes.
Le premier périmètre du déconfinement, 100 kms, correspond à la distance qui sépare l'appartement où je vis à Lyon de la maison-atelier en Bourgogne du Sud où j'étais confiné avec ma famille. C'est ce que j'ai choisi comme trajet pour cette marche de deux jours.
A l'aide de cartes IGN et du GPS de mon smartphone, j'ai navigué en évitant les trop grandes routes et en cherchant malgré tout le parcours le plus proche du "vol d'oiseau". Ainsi mes yeux passaient constamment du paysage autour de moi à sa représentation cartographique et vice versa. Trois ou quatre fois j'ai mal interprété ce que je lisais et ai dû rebrousser chemin. Il est arrivé aussi qu'un sentier inscrit sur les cartes soit en réalité englouti par une végétation probablement de plusieurs années, et me force à ressortir d'un champ de blé que j'avais espéré comme voie alternative, mais qui ne menait nulle part. Ce type d'événement dans ce contexte peut se vivre comme une catastrophe.
Marcher est un rythme, d'abord donné par le pas puis par une ou deux branches transformées en bâtons, et la respiration.
Sur ce rythme se sont malheureusement accrochés des airs de musique pop glanés dans une superette où j'avais acheté mon piquenique (tel "Black is Back", Los Bravos, 1965). Pour changer ce répertoire, je n'ai rien trouvé d'autre dans ma radio cérébrale qu'une chanson mélancolique de Sting entendue deux jours plus tôt dans un petit restaurant indonésien à Nantes. Une bizarrerie musicale mentale s'imposait également : une version *a cappella* d'une chorale d'homme de "(Hey) You've got to hide your love away" des Beatles, entendue sur les ondes de SWR2 en voiture deux semaines plus tôt non loin de Stuttgart. »

Jan Kopp, *Le Cow-boy de Lamure-sur-Azergues*, 2020
Dessin et texte

« Je suis assis en train de boire un grand café au lait sur une terrasse. Il est 8h. Déjà 3h que j'ai quitté le col de Saint Cyr du Chatoux où j'ai passé la nuit. Je suis à Lamure sur Azergues. Nous sommes samedi jour de marché. La masculinité de la clientèle s'affiche. Sur le parking d'en face un homme sort d'une fourgonnette blanche. Son contraste avec le reste du public qui m'entoure retient mon attention. Il porte un chapeau de cow boy noir, un gilet en cuir sans manche de la même couleur, un pantalon bleu vif, et des boots, talons biseautés, avant pointu. De longs cheveux gris dépassent sur ses épaules. Une visière anticoronavirus protège son visage. Des croissants de lune dorés ornent ses oreilles, le même motif lui sert de pendentif. Il se dirige vers une coopérative bio, en ressort avec un litre de lait, et repart. Je le reverrai une heure plus tard sur ma route en train de laver sa voiture. J'hésite à lui parler.»

Jan Kopp est né en 1970, il vit et travaille à Lyon. Dessin, vidéo, sculpture, performance, l'ensemble de ces médiums sont présents dans sa pratique, pourvu qu'ils lui laissent la possibilité de prolonger une rencontre. L'"être ensemble" est un thème qu'il explore sous différentes formes aussi bien participatives que contemplatives. Il s'intéresse à la ville qui est un vivier formidable d'architecture mais aussi de chaos, d'organisations sociales et de personnes. Elle lui offre des espaces à arpenter et des détails à observer.

Son travail a été présenté à La Kunsthalle dans le cadre des expositions Encoding the Urban (2017) et Mon Nord est Ton Sud (2018) public a pu découvrir une des étapes du projet fleuve Utopia House (2015-).

Stine Marie Jacobsen, *Direct Approach* (2012) | *Direct Approach, Ukraine* | *IMF* (2019) - du 10 au 16 août

Stine Marie Jacobsen, *Direct Approach*, 2012-
Série de vidéos courtes HD, durées variables

Victime, auteur ou témoin ? Il n'est pas facile de reconnaître la notion de violence, ni d'en tracer les contours. Il n'y a en fait aucune façon directe de l'aborder. La violence est souvent taboue ou fait partie de l'inconscient collectif. L'expérience ou le jugement des différentes formes et mécanismes de violence est, en d'autres termes, un sujet sensible à cerner. "Direct Approach" est un projet artistique participatif qui a pour résultat une série de films - il vise à cartographier la relation des civils à la violence travers les références de chacun, leurs identifications et la reconstitution de scènes choisies par eux-mêmes dans des films d'horreur violents. Présenté comme une fiction, le sujet est plus facile à aborder.
Les participants au projet ont été invités à décrire de mémoire la scène de film la plus violente qu'ils aient jamais vue puis à choisir ensuite l'un des personnages de la séquence : victime, auteur ou témoin. Après avoir mené une réflexion sur la violence au cinéma et à la manière dont elle reflète la société actuelle et leurs expériences personnelles, chaque participant rejoue - sans parole - le rôle qu'il a retenu, dans les scènes choisies.
Ces trois vidéos montrent Karl Schlarb, Gita Ratzinger et Udo Loeb, interviewés et filmés à Berlin, en 2012-13.
Pour en savoir plus : www.direct-approach.org

Stine Marie Jacobsen & Yulia Hontaruk, *Direct Approach, Ukraine*, 2019
Vidéo HD, 31'18

Depuis 2012, le projet "Direct Approach" est basé sur des conversations autour de la violence dans le cinéma et dans la réalité.
En Ukraine, pays qui a accueilli deux révolutions depuis son indépendance de l'Union soviétique en 1991 et qui est actuellement le théâtre d'un conflit armé, le projet prend un nouveau sens. Chacune des trois personnes interrogées dans la vidéo raconte les détails de la séquence de film la plus violente qu'elle ait jamais vue. En se souvenant - et en se méprenant - de ces détails, elles inscrivent des aspects biographiques dans la scène. Être le héros n'est pas un choix ; pourtant, tous finissent par imaginer ce que ce rôle pourrait leur faire ressentir, exposant un désir inné de parvenir à le jouer au mieux. Alternant entre un cadre d'interview en studio et une reconstitution en direct, l'artiste fait de ces fantasmes une réalité. Si "Direct Approach" est un projet universel qui atteint la psyché intérieure à travers des cultures disparates, la proximité de l'Ukraine avec une zone de guerre ne peut pas passer inaperçue, car le choix du personnage (victime, auteur ou témoin) est amplifié par la vie quotidienne des participants.

Avec la participation d'Alexey Kelt, Irina Prudkova et Maria Pronina, "Direct Approach, Ukraine" est issu d'une collaboration entre l'artiste danoise Stine Marie Jacobsen, la cinéaste ukrainienne Yulia Hontaruk et l'Institut culturel danois.
Pour en savoir plus : stinemariejacobsen.com/direct-approach

Stine Marie Jacobsen, *IMF*, 2019
Vidéo HD, 8'19

Le cœur du film "IMF" (I Mørket er vi alle Forbrydere - Dans le Noir, nous sommes Tous des Prédateurs, en français) est une expérience linguistique, menée à l'origine par un psychologue du langage au Danemark qui a montré que 3 souvenirs sur 4 sont potentiellement biaisés.
Ainsi, les participants à l'expérience ont été invités à se remémorer et à raconter un article de presse qui évoquait l'agression d'un migrant par trois hommes (sans mentionner l'origine ethnique ou la nationalité). 3 personnes sur 4 ont affirmé que trois migrants avaient attaqué un Danois sans défense. L'objectif n'étant pas de pointer du doigt les personnes qui se souviennent mal de l'article, mais plutôt d'ouvrir la discussion sur les raisons pour lesquelles la majorité blâme inconsciemment les immigrants.
Le processus de réalisation du film a commencé par un atelier de cascade dans lequel un instructeur professionnel a appris aux participants à mimer les scènes assez brutales de l'article et les différentes façons de les relater. La simulation de la violence dans le jeu oblige les acteurs à prendre particulièrement soin les uns des autres pour ne pas les blesser. Ainsi, la performance transforme une scène d'agression en une chorégraphie où les personnes font preuve de beaucoup d'attention. C'est là un aspect emblématique du travail de l'artiste : traiter un sujet lourd comme la violence, dans un souci pacifiste et de manière non violente.
Le film est réalisé dans un style imitant le film danois des années 1980 de l'OBS (Oplysning til Borgerne om Samfundet / message d'intérêt public) reprenant également les scènes de reconstitution des documentaires télévisés. Ici, les scènes de violence sont moins réalistes et voire un peu maladroites.
Pour en savoir plus : www.4cs-conflict-conviviality.eu/post/mediation-lab-roskilde

Stine Marie Jacobsen, née en 1977 au Danemark, est diplômée de la Royal Danish Academy of Fine Arts et du California Institute of the Arts de Los Angeles. Elle vit et travaille à Copenhague et à Berlin.
Afin de donner aux participants un espace de collaboration et en tant qu'artiste conceptuelle, elle crée des projets artistiques socioculturels et participatifs avec des thèmes clairement définis.
Pour explorer des sujets tels que le cinéma, le langage, le genre, la violence, la mort, les tabous, l'anonymat et la psychologie, Jacobsen mène des expériences performatives et crée des plateformes participatives pour stimuler la pensée critique et générer de nouvelles perspectives sur l'éthique, l'identité, le contrôle, la peur et la confiance.

Au fil des ans, elle a conceptualisé de nombreux projets participatifs et éducatifs tels que "Direct Approach", où les participants sont invités à se souvenir et à raconter de nouveau une scène de film violente, à choisir s'ils joueront la victime, le criminel ou le spectateur ; ou dans "Mann beißt Hund" (un remake du film belge "C'est arrivé près de chez vous"), sans acteurs à l'écran, l'artiste vise à déchiffrer le film en tant que système juridique. Avec "Law Shifters", elle organise, avec des avocats, des ateliers de rédaction de lois pour des personnes du monde entier afin de les aider à rédiger leurs propres lois, à les traduire dans le langage législatif officiel et enfin à les présenter au public.

Son travail a été présenté à La Kunsthalle dans le cadre de l'exposition A World Not Ours, en 2016.

Youssef Tabti, *Istanbul Trilogie* 2015 2016 2017 de Tuncay Kulaoglu* – du 17 au 23 août

Photographies et textes

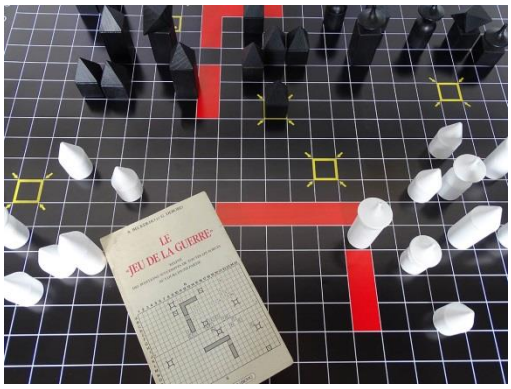
Durant son séjour à l'Académie culturelle de Tarabya à Istanbul Youssef Tabti a développé trois projets influencés par la situation politique en cours de mutation. Ils sont ainsi l'expression d'une confrontation avec les événements en Turquie.

«C'est là que j'ai réalisé que soit j'étais fou, soit le monde l'était. Et je pariais sur le monde. Et, bien sûr, j'avais raison.»

Jean-Louis Lebris de Kérouac

Basaksehir - Psychogeografic exploration Istanbul #2, 2015
© Youssef Tabti 2017

La première partie de la trilogie était l'installation «Basaksehir : Exploration psychogéographique Istanbul #2», que l'artiste a développée en collaboration avec des étudiants de la faculté d'urbanisme et d'aménagement du territoire de l'université Mimar Sinan. L'accent a été mis sur le quartier de Basaksehir à Istanbul avec sa «psychogéographie», un terme développé par l'International Situationisme, et qui explore la nature psychogéographique d'un espace urbain en utilisant des moyens tels que le cinéma, la photographie, les sons et la cartographie. Dans le cas de Basaksehir, un quartier en plein essor depuis l'arrivée au pouvoir de l'AKP en 2002, il s'agit d'une communauté invisible, fermée, habitée par une classe moyenne supérieure archi-conservatrice qui a bénéficié du boom économique des années 2000. L'enquête psycho-géographique de Tabti, liée à l'art, l'architecture, la géographie et la psychologie, prend Basaksehir comme symbole d'un développement national en Turquie, de plus en plus confronté à la division de la société. Les mécanismes profonds d'exclusion dans la société turque ont également eu un impact direct sur le projet de Youssef Tabti. Une interview d'une heure que la chaîne de télévision publique TRT a réalisée avec lui n'a pas été diffusée, les critiques de magazines d'art renommés ont été censurées et par la suite, les annonces de l'exposition sur différents sites web ont été supprimées.



Kriegsspiel. 2016 © Youssef Tabti 2017

Tabti a réalisé le deuxième volet de sa trilogie à la Biennale de Sinop, une ville sur la côte de la mer Noire où, selon une enquête menée l'année dernière dans toute la Turquie, vivent les personnes les plus heureuses du pays. Tabti y a mis en scène le «jeu de guerre», un jeu de société dans lequel il ne s'agit pas de conquérir des territoires, mais de vaincre l'ennemi. Ici aussi, Tabti fait référence à l'International Situationisme, à Guy Debord, qui a compris le jeu de société, apparu à la cour de Prusse à la fin du 18e siècle, non pas comme une «guerre» mais comme une «rupture de communication» et l'a développé plus avant. Initialement, Tabti d'une part voulait mettre le projet en scène dans la prison historique de Sinop, connue pour avoir accueilli de grands intellectuels turcs et aujourd'hui transformée en musée d'histoire, d'autre part, il souhaitait choisir ses joueurs. Non seulement il n'y a pas été autorisé, mais le titre de son œuvre «War Game» a également été renommé «Game». De plus, Tabti n'a pu activer le jeu qu'avec les joueurs qu'il avait préinscrits.

Rhetoric - Hill of the Pnix. 2017 © Youssef Tabti

RHETORIQUE - La Colline du PNIX est la conclusion de la trilogie. L'installation vidéo, qui se concentre sur le thème de la liberté d'expression en démocratie, a dû être déplacée à Athènes suite au coup d'État en Turquie en 2016. Dans la dernière partie de sa trilogie sur Istanbul, Youssef Tabti a voulu aborder le thème de la liberté d'expression et de la démocratie, en échos à ses expériences récentes en Turquie. Cependant l'aggravation du climat politique dans le pays, notamment les arrestations massives d'intellectuels, y compris étrangers, ont obligé l'artiste à délocaliser son projet en Grèce voisine. Ce déplacement involontaire a mené le projet vers le berceau de la démocratie, plus précisément vers la colline du Pnix à Athènes, où les premières assemblées populaires se sont tenues 500 ans avant la naissance du Christ.
Le point de départ de Tabti a été de contextualiser historiquement la rhétorique, qui est à la fois art et science, en lien avec la liberté d'(in)expression et de montrer les références au présent. Ainsi Pnix a servi de décor, de berceau de la rhétorique, qui depuis lors a une longue tradition. Certains discours ont fait l'histoire, comme celui de défense de Socrate en 399 avant J.-C. jusqu'au discours de Martin Luther King du 28 août 1963 à Washington D.C.
Sur la colline historique, Pnix, Tabti a rencontré et conversé avec le théologien grec Christos Yannaras, controversé, pas seulement en Grèce, pour ses thèses progressistes. Yannaras plaide pour une réflexion sur la liberté d'expression et la démocratie telle qu'elles étaient pensées à l'origine. Selon le théologien elles n'ont véritablement été pratiquées que pendant 50 ans et ceci, 500 ans avant la naissance du Christ. Tout ce qui a suivi n'est, pour le philosophe engagé, qu'une recherche constante de la démocratie originelle, que l'on n'a jamais su retrouver.
La conversation avec Christos Yannaras est filmée par Youssef Tabti et retransmise dans l'installation vidéo RHETORIC - Hill of the PNIX présentée à l'occasion du 3e Salon d'automne du théâtre Maxim Gorki à Berlin. L'aspect psychogéographique est également présent dans cette œuvre de l'artiste qui représente la colline de Pnix et le forum de pierre dans des esquisses réparties dans tout l'espace d'exposition. Par contre la tribune à laquelle jadis tout le monde avait accès, l'artiste l'a déconstruite et matérialisée par des tiges de métal réparties dans tout l'espace. Elle symbolise une rupture de la communication, non seulement en Turquie, où la liberté d'expression est remise en question, mais dans le monde entier.

** Tuncay Kulaoglu est un auteur, cinéaste, dramaturge, conservateur et traducteur à Berlin. Co-fondateur du Festival du Film Turquie/Allemagne à Nuremberg et de la Ballhaus Naunynstraße (Co directeur artistique 2013-2014). Conseiller dramatique et co-directeur artistique pour le 3ème Salon d'automne de Berlin au Maxim Gorki Theater Berlin.*

Youssef Tabti est né en 1968 à Paris, il vit et travaille à Hambourg. Artiste conceptuel né en France, vivant en Allemagne, d'origine algérienne par son père, il se nourrit de ses multiples racines et attaches pour développer un travail qui tient compte à la fois d'un contexte sociétal et d'une réalité politique. Ses médiums sont divers allant de l'installation sonore, spatiale, à la photographie ou la vidéo. Ses processus de recherche passent par des méthodes souvent systématiques telles que l'archivage ou la collection. Il rassemble des données qu'il restitue dans ses œuvres sous la forme d'une invitation au public à venir activer ou prolonger un travail entamé. Le langage, la parole, le déplacement, l'errance sont autant de thèmes que l'on retrouve dans ses projets.

Son travail a été présenté à La Kunsthalle dans le cadre de l'exposition Mon Nord est Ton Sud, en 2018.

Exposition en ligne : Du 1er juin au 23 août 2020

Site Internet : http://kunsthallemulhouse.com/evenement/petit-programme/
Facebook : https://www.facebook.com/La.Kunsthalle.Mulhouse/
Instagram : https://www.instagram.com/la_kunsthalle_mulhouse
Twitter : https://twitter.com/la_kunsthalle

Heures d'ouverture jusqu'au 23 août

Du jeudi au dimanche de 15:00 à 18:00
Fermé 15 août 2020
Entrée libre

Coordonnées

La Kunsthalle Mulhouse - Centre d'art contemporain
La Fonderie
16 rue de la Fonderie - 68093 Mulhouse Cedex
Tél : + 33 (0)3 69 77 66 47
kunsthalle@mulhouse.fr / www.kunsthallemulhouse.com

Contact presse : Clarisse SCHWARB
Tél. +33 (0)3 69 77 66 28
clarisse.schwarb@mulhouse.fr

Mulhouse Art Contemporain est partenaire de La Kunsthalle

La Kunsthalle, Centre d'Art Contemporain d'Intérêt National est un établissement culturel de la Ville de Mulhouse.
La Kunsthalle bénéficie du soutien du Ministère de la Culture et de la Communication-DRAC Grand Est, de la Région Grand Est et du Conseil départemental du Haut-Rhin.
La Kunsthalle fait partie des réseaux d.c.a / association française de développement des centres d'art, Arts en résidence - Réseau national, Versant Est et Musées Mulhouse Sud Alsace.